

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURES 910 ET 912 — PATRON COUPÉ

VISITES DANS LES MAGASINS



PRÈS un été aussi chaud que celui que nous venons de traverser, c'est rendre service aux dames que de leur rappeler que le Lait antéphélique de M. Candès détruit en très peu de temps les traces du hâle et les petites éphélides que les changements subits de la température font souvent naître sur le visage.

Il n'est aucune sorte de taches, de rougeurs ou d'irrégularités de la peau qui ne disparaissent en peu de temps par l'usage du Lait antéphélique. On peut même assurer qu'on est tout à fait garanti de ces petits inconvénients en l'employant en dose légère pour les soins habituels de la peau.

Depuis déjà plusieurs années que la composition du Lait antéphélique a été inventée par lui, M. Candès a vu s'augmenter l'importance de sa fabrication dans une telle proportion, qu'aujourd'hui il est connu dans toutes les contrées de l'Europe.

On peut s'en procurer même un seul flacon en en faisant la demande directement à la maison Candès.

On semble vouloir revenir aux corsages ajustés qui ont été si longtemps en faveur.

On verra cet hiver beaucoup moins de vestes et de petits vêtements que les années précédentes.

Cela va donner une nouvelle importance à la question du corset. Il ne va plus être indifférent que la coupe en soit plus ou moins correcte, ou plus ou moins élégante.

La maison Josselin va voir s'augmenter encore les triomphes auxquels elle est habituée. Elle vient de confectionner, pour quelques trousseaux du faubourg Saint-Germain, différents petits modèles qui sont de véritables perfections.

Cela n'a pas la prétention de n'être que des ceintures ou des brassières, mais de véritables corsets, qui, quoique souples, légers, gracieux,

favorisent l'aisance des mouvements et ajoutent à la taille ce soutien qui la fait valoir sans la comprimer.

Nous rappelons à nos lectrices qu'il suffit d'envoyer à la maison Josselin quelques mesures bien prises pour qu'elle puisse confectionner un de ces corsets mignons dont elle a le monopole, puisque personne ne peut en imiter la délicate élégance.

Les étoffes d'hiver sont particulièrement difficiles à travailler à cause de leur épaisseur ; c'est ce qui rend si indispensable en ce moment l'emploi des machines à coudre de M. Martougen (système Wheeler-Wilson).

Avec leur aide, on peut très rapidement ganser, plisser, poser des biais et exécuter à peu près tous les ornements que la mode impose aujourd'hui pour la façon et le garnissage des robes.

Elles procurent à la fois les deux économies les plus précieuses : celle du travail et celle du temps.

Les maisons de couturières en ont déjà reconnu toute l'utilité, et les familles entrent dans cette voie qui leur apporte de si surprenantes facilités pour confectionner une quantité de travaux qu'on avait l'habitude de faire exécuter au dehors.

M. Martougen, par le soin qu'il apporte à la fabrication de ses machines à coudre, est maintenant désigné par l'approbation de sa nombreuse clientèle comme fabriquant les plus excellentes machines en ce genre dont on se puisse servir.

La maison Violet, enchantée du succès de ses petites caisses de cosmétiques assortis pour la saison d'été, en prépare d'autres destinés à préserver la peau de tous les inconvénients de l'hiver, tout en conservant comme base de ses envois ce fond de parfumerie sérieuse auquel elle doit sa réputation, tels que ses savons de thridace, ses crèmes mousseuses et son célèbre vinaigre à la violette y ajoutent quelque agréable nouveauté destinée à préserver et à embellir le teint.

La plupart sont enfermés dans ces jolis coffrets mystérieux que toute femme envie dès qu'elle les a ouverts, et qui, vu le grand débit qu'en fait la maison Violet, sont maintenant devenus accessibles aux bourses les plus modestes.

Nous rappelons que ses gouttes pour le mouchoir sont composées de telle façon, que leur parfum ne s'évapore jamais partiellement, comme il arrive souvent dans de certaines compositions, qui, sous le contact de la chaleur, se décomposent de façon à devenir presque désagréables.

Les produits de la maison Violet sont fort re-

cherchés pour ce motif, de toutes les personnes qui ont l'odorat délicat.

JULIE DE PUISIEUX.

COURRIER DE LA MODE

On allume le feu, on dîne aux lumières, c'en est fait de la belle saison, et si le grand monde n'est pas encore rentré, du moins peut-on dire qu'il inaugure déjà la saison, qui dans son château et qui aux courses et au Théâtre-Italien, rouvert avec un grand éclat par la rentrée de ce rossignol éblouissant qui, par la puissance de son talent, s'est fait marquise et millionnaire, car M^{me} la marquise de Caux, qui ne gagne que trente-six mille francs par mois, à Paris, a un engagement, à New-York, d'un million pour six mois.

Quoi qu'il y eût quelques belles toilettes au Théâtre-Italien, on peut dire que les modes du soir ne sont pas encore fixées. On y a vu beaucoup de robes blanches, assez simples, même en mousseline, et plus de corsages décolletés carrés que de toute autre forme.

Une toilette particulièrement originale attirait l'attention ; c'était une toilette de taffetas blanc, ornée de galons d'or.

Première jupe courte (c'est-à-dire sans traîne) à cinq petits volants découpés ; entre chaque volant, trois galons d'or un peu larges et façonnés à petits carrés.

Tunique pareille, garnie des mêmes volants (deux seulement).

Corsage Watteau, à corsage décolleté carré et montant ; derrière, petit volant découpé autour du corsage, qui ouvrait sur une chemisette de blonde blanche à petits pois de soie blanche.

Manches plates, ornées jusqu'au coude d'une série de bracelets de galons d'or, et, chose très nouvelle, une paire de petites épauettes à trèfles d'or, posée sur la robe comme sur un uniforme masculin, épauettes dont la partie supé-

rière est en or, et les franges en soie blanche mélangées d'or.

Ces épaulettes sont fort petites et souples; elles font un très joli effet.

Une ceinture de gros grains blancs à rayures algériennes (c'est-à-dire en travers) complétait la toilette.

Le nœud de la ceinture était fort grand, à quatre coques disposées en ailes de moulin et à pans larges et assez courts.

On pouvait reconnaître à la grâce de quelques coiffures la signature de la maison Dubois.

Ainsi ses inimitables lotus, ses pervenches de soie, ses parures de coréopsis mélangées au velours chiffonné, ont un charme particulier.

La maison Dubois semble avoir les serres d'une reine à sa disposition, tant ses fleurs sont souples et fines et ont l'attitude naturelle.

Ses camélias rosés ou pourpres qu'on pose de côté, à l'espagnole, trompent l'œil le plus exercé.

Il se prépare dans ses ateliers des merveilles pour les premiers bals, mais ce serait de l'indiscrétion que de les désigner dès à présent.

Disons seulement que l'on verra des diadèmes irréguliers avec pouf de côté, formé par une de ces grosses fleurs qui ne sont élégantes qu'à la condition d'être fabriquées par elles.

On peut dire pour répondre ici à quelques questions relatives aux coiffures de mariées qu'on revient aux grosses couronnes, mais qu'on en compense la lourdeur par des traînes légères qui se mêlent aux boucles du chignon.

Les épaulettes de fleurs d'oranger vont, dit-on, être tout à fait adoptées, et rien n'est plus délicat.

Voici quelques chapeaux :

Une demi-fanchon, velours rubis, devant un coquillé fourni de dentelle noire; sur le côté, un nœud de velours pareil d'où s'échappe une plume très-frisée, posée en gerbe et une aigrette rubis. Brides en soie côtelée, nouées.

Une toque Louis XVI, en velours bouillonné bleu lapis, bordée d'une petite dentelle noire; derrière la toque, un nœud à double coque en velours pareil; sur le côté nœud, pareil; sur l'autre côté, aigrette demi-couchée, de plumes d'oiseau de paradis. Brides de velours bleu lapis (velours à la pièce) doublées de taffetas jaune glacé de blanc.

Toquet régent, velours noir, bouillonné, descendant sur le front une pointe accentuée sur le front; sur le côté, touffe d'œillets de velours pourpre.

Des barbes de dentelle noire forment le capu-

chon derrière et enferment le chignon. Des brides nouées en velours noir passent sous les barbes, qu'on peut ne pas attacher.

Une toque Dubarry, en plumes bleu de ciel, ouvrant tout entière et une aigrette fournie avec deux boutons de roses au pied.

Comme chapeau sérieux, j'indique la fanchon de velours noir avançant sur le front en rond avec diadème en dentelle noire posé à la Maintenon, c'est-à-dire posée droite et au pied de la dentelle, fleurs de giroflées jaunes; brides de côtelé noir nouées.

Voici une toilette d'un tout autre genre et qui est destinée également à être très imitée, et d'autant plus que, quoique très riche, elle n'est pas coûteuse pour les personnes qui possèdent des dentelles noires. Sur une robe de faille noire à traîne, étroite et longue, on pose un volant plissé à la russe dont la tête est formée par trois gansés de satin bouton-d'or, une tunique de tulle noir bien soutenue forme derrière un double pouf (ou panier); les deux étages du panier sont marqués par des rangs de dentelle noire ayant pour tête également deux gansés de satin bouton-d'or.

Les femmes d'une grande taille peuvent ajouter une troisième dentelle qui descend très bas derrière en s'arrondissant près du volant.

Cette tunique est relevée très haut de chaque côté par des cocardes de satin bouton-d'or, qui affectent autant que possible la forme d'une fleur telle que camélia, pivoine, chrysanthème, etc... Devant, la tunique n'a qu'une petite draperie courte, qui laisse voir en tablier la jupe de faille noire.

On peut, à volonté, et suivant les circonstances, porter ce genre de jupe avec le corsage à la Raphaël, coupé carrément et à manches longues ou le corsage décolleté à manches courtes. On peut même, et c'est une jolie fantaisie, y ajouter une basque mobile qui retombe sur la tunique.

Cette basque est découpée en dents créneaux, en dents folies, ou en festons larges, mais elle doit toujours être ornée de gansé de bouton-d'or, et cernée d'une petite dentelle noire. Toute autre couleur peut être employée pour ce genre de costume, mais le mélange du noir et du bouton-d'or, très en faveur cette année, est l'un des plus agréables à l'œil.

Avec cette robe, on peut porter indifféremment des fleurs dans les cheveux ou la toque noire en dentelle avec des plumes frisées bouton-d'or recouvrant entièrement la coiffure très petite, mais

assez haute et bien posée sur le sommet de la tête ; elle est trop habillée pour s'allier à la fanchon qui, quoique trèsseyante, ne peut plus figurer que dans la toilette de ville.

Il est inutile d'ajouter que, si l'on pose une basque sur la tunique, on ne doit point faire de pans ni même de nœuds à la ceinture, mais la faire tout simplement fermée avec un chou pareil à ceux de la tunique.

Pour robes de ville, on taille plutôt les corsages seulement entr'ouverts en cœur que coupés carrément ; cela permet cependant de laisser entrevoir la chemisette et le jabot ou le pan de cravate qui la complète.

En ce moment, toutes les maisons de lingerie s'efforcent de créer de jolis modèles pour cette nouvelle forme de corsage et, jusqu'à présent, c'est la maison Godon qui en a composé le plus grand nombre et a su les établir à des prix très accessibles.

Avec sa complaisance habituelle, M^{me} Godon offre à ses clientes d'utiliser leurs dentelles et même leurs bouts de dentelles pour la confection de ces jolis jabots Garat, de ces coquettes cravates Létorière qui donnent à une toilette un cachet d'élégance toute parisienne que M^{me} Godon sait imprimer à tout ce qui sort de chez elle.

JULIE DE PUISIEUX.

LE BRUIT QUI COURT

Il est à la calomnie ce que la piqure d'une épingle est à un coup de poignard, — ce que le vent qui passe est au souffle de l'orage, — ce que l'insecte est au reptile, — ce que la richesse du pauvre est à la misère du riche.

N'écoutez pas, il n'a pas de voix. Ne regardez pas, il n'a pas de forme. Mais il se glisse dans la voix, dans le regard d'autrui. Il y pénètre. Il s'y distille. Miel sur les lèvres, il n'est poison qu'au cœur.

Si lâche qu'elle soit, la calomnie ne rampe pas toujours. Elle a des pieds qui marchent un corps qui se meut, une tête qui se dresse quelquefois, un dard que l'on voit au moins, et que l'on sent quand il frappe ou quand il a frappé. — Le bruit qui court n'est qu'un imperceptible frélon qui rôde, voltige, bourdonne. — Moins que cela, c'est un atôme. — Moins encore : un écho, un fluide sonore qui vous entre dans l'oreille, et se mêle à votre pensée sans que vous l'ayez senti.

La calomnie vous mord ; le venin reste. On peut l'arracher et s'en guérir. Mais le bruit qui court vous chatouille plutôt qu'il ne vous blesse. C'est une démangeaison sans souffrance d'abord, mais que vous grattez, qui s'enflamme et devient une plaie.

La calomnie est une douleur ; vous pouvez la mépriser ou la vaincre. C'est un ennemi ; vous pouvez vous venger. Mais le bruit qui court, où le trouver ? — Partout, si vous voulez l'entendre. Nulle part, si vous voulez le saisir.

Celle-ci affirme ; l'autre doute toujours. La première vous déchire ; le second vous étrangle : impossible même de crier.

La calomnie a ses martyrs ; le bruit qui court n'a que ses victimes. Protée moqueur, il défie jusqu'à votre haine. Si, par hasard, il se laisse voir, ce n'est qu'à travers un sourire.

Ainsi, un homme vous aborde. — Si c'est un ennemi, craignez-le. Si c'est un ami, méfiez-vous.

On dit !...

Qui donc a jamais pu voir ou rencontrer *on dit* ! Qui donc a jamais pu, dans sa rage impuisante, se donner la satisfaction de lui dire : Vous êtes un fat ou un menteur !

On dit ! c'est lui, c'est elle, c'est vous, ce sont eux, c'est ceci, c'est cela, c'est toute chose, c'est tout le monde.

Exemple :

Un beau matin, le bruit court que vous êtes ruiné. Qui a inventé cela ? Personne. *On le dit* ! — Qui le répète ? Ceux qui assurent ne pas y croire, et ne vous défendent que trop, car ils affirment que votre luxe, votre hospitalité, vos fêtes, n'ont rien perdu de cette distinction qui a fait votre gloire, et qui les a faits vos amis. Votre table est toujours exquise. Nulle réforme dans vos équipages. Vous avez encore tous vos chevaux et surtout toutes vos maîtresses. Pourquoi médire de votre fortune ? — Et cependant : *On dit* ! Ce bruit qui court vient jusqu'à vous ; de la surprise vous passez à la rage. Vous n'avez plus qu'un dé-ir, désir furieux, funeste, celui de prouver aux envieux qu'ils se sont trompés. Hélas ! de somptueux vous vous faites prodigue ; et vous vous ruinez pour tout de bon en effet. Mais qui aurez-vous convaincu ?

— Il a joué franchement de son reste ! diront les uns.

— Il s'étourdissait ! répondront les autres.

— Quel bouquet ! feront les plus indulgents.

Et l'homme sage :

— Quelle leçon ! pourrait-il vous dire.

PAUL PIZAN.

COURRIER DE PARIS

M. Dumas fils habite au Puy, près de Dieppe, une maison qui fut un hôtel.

Son propriétaire ayant fait de mauvaises affaires et cessé son commerce, l'auteur du *Demi-Monde* acheta son immeuble, auquel il a laissé sa disposition primitive, et son matériel, auquel il n'a rien changé.

Le péristyle a gardé ses banquettes et son cadre, aux crochets duquel sont suspendues les clefs des chambres munies de leur chaînette et de leur plaque.

Je ne garantirais pas que la cour ne possède plus sous son hangar une voiture à bras pour les bagages et un omnibus faisant le service du chemin de fer.

Messieurs les voyageurs sont très satisfaits de cette auberge, qui se recommande au public par la bonne tenue, l'esprit et l'aménité de son directeur, autant que par la qualité des consommations qu'on y sert.

Dès le matin, la cloche réunit dans la salle basse tous les hôtes de la maison...

Ils descendent, suspendent leur clef au clou (le monsieur du 8 est toujours en retard, et l'on a du mal à réveiller le particulier du 15).

On se rend au bas de la falaise, on revient déjeuner, et puis chacun est libre.

Celui-ci va user de ses bottines les galets de Dieppe, situé à une portée de fusil, et se parisianiser un brin sur la plage foulée par les cocottes; cet autre monte à cheval.

L'un dessine, l'autre fume...

On se retrouve à dîner, et la soirée se passe à rire...

On comprendra le succès de cette hôtellerie quand on saura que les prix portés sur les additions sont excessivement modérés et qu'on n'y paye pas la bougie.

*
**

Au moment où Victor Hugo vient de perdre sa femme, il me semble à propos de reproduire la lettre qu'il écrivait à M. de Lamartine lorsque l'auteur du *Lac* devient veuf.

Hauteville-House, 23 mai 1863.

« Cher Lamartine,

» Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérerais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au-delà de l'horizon; vous apercevez distinctement la vie future.

» Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : Espérez. Vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

» Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

» Tuus

» VICTOR HUGO. »

Il n'y a que les grands poètes pour savoir consoler ainsi!

*
**

M. Xavier Aubryet publie, dans la *Vogue parisienne*, une amusante fantaisie, le *Testament d'une perdrix rouge*.

Le gibier se mangeant faisandé, la fantaisie est en vers.

Je lègue, dit le volatile :

Je lègue mes chairs les plus blanches
Aux dames qui, dans le festin,
Laisseront au bout de leurs manches
Voir les bras du plus beau satin.

Je lègue ensuite mes deux cuisses
Et leurs contours affriolants
Aux sportmen qui sont les plus lisses
Dans leurs pantalons trop collants.

Le mot de la fin est un coup de pistolet. La perdrix demande qu'un de ses parents soit enfermé dans une croûte aux flancs dorés.

Afin que toute une semaine,
Sans redouter qu'il soit gâté,
Sa tombe à chaque lèvres amène :
Requiescat in pâté !

JULES THIERRY.

COURRIER DES SALONS

On revient à Paris avec d'autant plus de plaisir qu'on l'a quitté sans aucun regret. L'esprit humain est ainsi fait. Les objets et les lieux qu'on n'a pas vus depuis longtemps paraissent nouveaux et charmants. La satiété arrive. On se lasse même du bonheur. Et pourtant la terrasse de Dieppe a été des plus brillantes et des plus animées jusqu'à la fin de septembre. Mais l'air devenait froid et humide et les brumes de la mer rendaient les soirées impossibles hors du Casino. Chacun s'est dit adieu et s'est donné rendez-vous pour l'été prochain, en reprenant la route de Paris ou de son village.

Paris est déjà très bruyant. De graves événements se sont accomplis. La reine d'Espagne habite le château de Pau, que l'empereur Napoléon III lui a gracieusement offert comme résidence.

Le château de Pau, où la reine Isabelle abrite son infortune, a été réparé dernièrement. Il en avait besoin. Il est aujourd'hui aussi neuf qu'au temps de Jeanne d'Albret.

Les courses d'automne sont commencées. Le Théâtre-Italien a rouvert ses portes, et la Porte-Saint-Martin compte un brillant succès avec *Cadio*, de Georges Sand.

Les courses du bois de Boulogne ont montré plus d'un aristocratique retour et plus d'une toilette nouvelle.

Les costumes de velours, de cachemire et de satin sont adoptés pour la saison d'automne. Le cachemire et le satin produisent des toilettes élégantes et confortables. Le bronze doré et la nuance vin de Bordeaux sont en faveur. On porte aussi des chapeaux russes en velours et en plumes d'autruche qui conviennent aux costumes de courses et qui sont très seyants.

La réouverture du Théâtre-Italien a été une véritable solennité. Il y avait une pléiade d'artistes et de femmes du monde.

Parmi les artistes, on remarquait : M^{lle} Nilsson avec M^{me} Maurice Strakosch et sa fille ; la belle M^{lle} Sarolta ; M^{lle} Guerra, qui ne chante plus ; M^{me} Gardoni, avec son mari, le charmant ténor ; M. Léopold de Meyer, le comte Gabrielli, M^{lle} Minnie Hunch.

L'élégante et jolie M^{me} Musard était revenue

de Bade tout exprès et portait une de ces toilettes qui font sensation, parce qu'elles sont d'une distinction suprême.

M^{me} Rattazzi, avec M. Rattazzi et le baron Taylor, occupait une des premières loges découvertes.

M^{me} Alexandre Dumas fils était dans une baignoire avec son mari.

M^{me} de Païva avait quitté Ponténartrain le matin même et était dans son avant-scène traditionnelle.

Dans la loge de service il y avait le prince Murat, le marquis de Modène, le baron Daniel Ezpeléta et M^{me} Van Sitart.

L'avant-scène du rez-de-chaussée, à gauche, que Khalil-Beyent occupa deux hivers, et qui était très convoitée, est échue à M. Hermann Oppenheim, qui l'occupait avec son neveu.

La duchesse de Malakoff, dans la loge de la maison de l'Empereur, était avec S. Exc. M. de Forcade de la Roquette.

La colonie espagnole témoignait par sa présence qu'elle est loin de boudier les événements de son pays. Les comtesses Gibacoa et Fernandina étaient à leur poste habituel, ainsi que don Guell y Renti, le comte de Janafé, le comte du Quesne, etc...

Citons encore par ci, par là quelques noms.

Le ministre d'Italie, le comte Michel Riceschi, attaché à la légation d'Italie, M^{me} et M^{lle} Jacobs, qui étaient encore, il y a quelques jours, à Dieppe ; le comte A. Aguado, le comte Gortchakoff, le comte Lionel de Bonneval, M^{me} Eugénie le Comte, M^{me} Amédée Boches, M^{me} Bordu, M^{me} Harry Stone, M^{me} Pierre di Angeli.

De magnifiques bouquets ont été présentés à M^{me} Patti.

On en a surtout remarqué un offert par M^{me} Jacobs, l'élégante fille de Boghos-Bey, qui sera dans quelques jours la belle-mère de M. Arthur Aguado.

Laissons la salle pour nous occuper de la scène.

Le plus chaud accueil a été fait à M^{me} Patti et à Fraschini. Tout l'auditoire a battu des mains.

M^{me} la marquise de Caux est un peu plus maigre que ne l'était M^{lle} Patti, ce qui ne l'empêche pas d'être la plus charmante et la plus exquise jolie femme. En revanche, sa voix semble avoir encore acquis plus d'ampleur et plus de tendresse. Elle n'a jamais dit avec autant d'accent et de brio l'*andante* de l'air de la Folie, que couronne un trille grand comme le monde.

Verger, Agnesi et la jolie Vestri ont été ap-

plaudis et reçus avec plaisir. Frascini n'était pas en train. Il faut qu'il prenne sa revanche.

Le succès assuré de *Cadio* a été tout un événement et un pronostic favorable pour la réouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin et pour la direction de M. Raphaël-Félix.

Dans le roman de Georges Sand rien n'est plus touchant que le dévouement de Cadio pour M^{lle} de Fauvières, dévouement qui se change en amour à l'insu du jeune paysan. Mais au théâtre quatre actes sont bien longs pour préparer le spectateur à la transformation de Cadio, qui, de simple joueur de biniou qu'il était, devient capitaine de la république, et devient tout d'un coup un homme en sachant son amour trahi, quand pendant quatre actes, il a tenu l'emploi d'un chien de garde.

Tout l'incident du drame est dans ce revirement trop longtemps attendu. Aussi le public a acclamé Mélingue, si effacé en joueur de biniou, quand au retour de la campagne du Rhin, le capitaine Cadio apparaît sous l'uniforme que le comédien porte si fièrement, et qu'il parle avec autorité et intelligence, après avoir roucoulé pendant cinq actes des choses charmantes mais peu scéniques.

Cadio est un enfant trouvé, moitié idiot, tout à fait rêveur, sauvé des bois, des moines et de lui-même, par la bonté délicate de M^{lle} de Fauvières.

Le dévouement à sa bienfaitrice est devenu la règle, le but de sa vie. C'est Cadio qui franchissant les lignes républicaines, ira seul porter un message au chevalier de Fauvières, l'oncle de la *demoiselle*, devenu un officier des bleus.

Il est pris par les ennemis, et va être fusillé, lorsque la Korigane le sauve, la Korigane une brave fille des champs, vassale des Fauvières, et qui ne cherche qu'une chose, empêcher que la *demoiselle* tombe dans les pièges d'amour du marquis de Saint-Gildas, le plus brave et le plus dissolu des blancs.

Les acteurs ont eu leur large part des applaudissements frénétiques qui ont accueilli *Cadio*.

M^{lle} Thuillier a eu des élans magnifiques. M^{lle} Rousseil, simplement touchante, a ému par la grâce de sa diction. Tisserant a eu une bonhomie sérieuse, dont il tire de beaux effets, et Schey a été d'un comique achevé dans son rôle de Motus.

Dans une grande ville comme Paris, la douleur côtoie le plaisir. La mort du comte Walowski a été un deuil universel. Comme homme politique, il était honoré et estimé, et comme homme d'esprit et du monde, il était recherché et aimé. Ses obsè-

ques ont eu lieu avec une grande pompe religieuse dans l'église de la Madeleine aux frais de l'Etat.

Au milieu de l'église, entièrement tendue de noir, s'élevait un magnifique catafalque resplendissant de lumière et entouré de lampadaires.

Un grand nombre de dames en deuil occupaient les tribunes.

Le deuil était conduit par le fils du défunt, M. le comte Charles Walewski.

La messe a été dite par M. Duguerry, curé de la Madeleine. Le *Dies Irae* a été chanté par les chœurs de l'Opéra. — Un *Miserere*, par Faure. — L'*Agnus dei* et le *Dei profundis* ont été dits par les chœurs de l'Opéra.

Un morceau funèbre a été exécuté par les instrumentistes du même théâtre.

Pendant le défilé les tambours battaient et les musiques jouaient des fanfares d'un caractère grave et solennel.

Le comte Colonna Walewski a été enterré au Père-Lachaise, où M. le marquis de Moustier a prononcé un discours d'adieu sur la tombe.

L'Empereur a été très vivement affecté de cette mort qui le prive d'un ami et d'un serviteur dévoué.

Les nouvelles de Biarritz sont très satisfaisantes.

L'empereur se promène souvent, et ne souffre que par intermittence de ses rhumatismes. On lui a conseillé une saison à Bagnères de-Bigorre pour se guérir complètement.

S. M. l'Impératrice Eugénie donne, à Biarritz, l'exemple d'une parfaite simplicité, et porte de préférence des costumes en foulard, en popeline et en cachemire uni.

Terminons ce courrier en empruntant à une chronique dieppoise, une aventure assez piquante, qui a défrayé les caquets de la terrasse :

« Une très jolie femme, que nous nommerons M^{me} X..., avait obtenu de son mari la permission d'aller prendre des bains de mer à Dieppe. Le docteur Arnal avait signé sa feuille de route. Il n'y avait pas à hésiter. M. X..., tout naturellement, était resté à Paris pour ses affaires de bourse et de coulisses.

» Il arrivait tous les samedis par le train des maris, et repartait le lundi à la première heure.

» Un jeudi, il lui prend une fantaisie toute maritime.

» — Si j'allais surprendre ma femme?... se dit-il.

» Le projet à peine conçu est exécuté. Il arrive par le train de cinq heures et se rend tout droit à l'hôtel.

» — Madame est sur la terrasse avec son cousin, lui répond-on.

» Le mari reste stupéfait.

» — Son cousin !... Quel cousin peut donc être à Dieppe sans que je le sache ?

» Il réfléchit. Il arpente la plage. Tout d'un coup une idée lumineuse lui traverse l'esprit. Je vais entrer dans la *chambre obscure* !... s'écrie-t-il. Ce sera mon point d'observation. Je verrai avec qui elle se promène. Plusieurs tableaux se déroulent devant lui. Il y avait des points très animés. C'était en pleine saison.

» Il cherche sa femme parmi les groupes féminins de la terrasse. Il ne la trouve pas. Tout d'un coup, le panorama change. Voilà la mer avec ses vagues neigeuses qui viennent mourir sur le galet.

» Quatre périssaires sont en mer, et dans l'un de ces périssaires, M. X... reconnaît sa femme qui fait voltiger avec une grâce parfaite la rame qui lui sert de balancier et d'équilibre.

» — Elle est vraiment charmante, se dit-il dans son amour-propre de mari satisfait. Je ne savais pas qu'elle fût si hardie et si courageuse. Mais qui peut lui avoir donné l'idée du périssaire ?

» Ses yeux se portent sur le périssaire qui fait des évolutions à côté de celui de sa femme, et il reconnaît l'un de ses amis intimes, qui fait partie du *Rowing-Club*, et qu'il croyait en Suisse, dans les contemplations du lac de Genève. M. X..., dans sa colère bien légitime, veut s'élancer sur les périssaires. Le tableau disparaît.

» Tous les autres spectateurs de la chambre obscure le prennent pour un fou, car il parle tout haut et il gesticule avec une violence extrême. Il faut, pour qu'il puisse sortir, que les tableaux déroulent successivement devant lui. Enfin, il est libre. Il court à l'hôtel. Il attend sa femme qui ne tarde pas à revenir avec son cousin du périssaire. Une séparation va s'en suivre.

La chambre obscure a commis d'autres indiscretions moins tragiques et plus amusantes. Les baigneurs et les baigneuses de la plage et les promeneurs de la terrasse de Dieppe, servaient d'acteurs et d'actrices, sans le savoir, et jouaient la comédie au profit de tous ceux qui les regardaient.

MARQUISE DE FIRMIANI.

LE CAFÉ PROCOPE

Un noble Sicilien, né à Palerme, ayant nom Francesco Procopio Cultelli, remplissait, vers 1660, chez Soliman Aga, ambassadeur de Turquie en France, les respectables fonctions de maître d'hôtel.

Comme tant d'autres gentilshommes, Francesco Procopio ou Procope eût pu se contenter de vivre, de ne rien faire, de promener sa paresse blasonnée à travers les villes. Mais, soit revers de fortune, soit vocation gastronomique, il conçut le projet d'ouvrir à Paris un établissement d'un genre tout nouveau, — le café qui porte encore son nom !

Déjà l'Arménien Pascal avait organisé, à la foire Saint-Germain, — rendez-vous des amis du plaisir, — une petite boutique où il débitait du café à « deux sous la tasse. » Ce débit avait prospéré, et des concurrences s'étaient établies, l'une rue Mazarine, l'autre au bas du pont Notre-Dame, une troisième rue Saint-André-des-Arts.

A vrai dire, il fallait avoir le cœur solide pour s'attabler dans ces tapagies peu propres et nullement appétissantes, et pour avaler le breuvage oriental remplissant des tasses de faïence commune. Les délicats désiraient autre chose.

François Procope vint, et tout le beau monde se rendit chez lui. Le café qu'il fonda alors fut situé dans la foire Saint-Germain, comme ceux dont nous avons indiqué les imperfections. Mais, dans l'établissement du Palermitain Procope, quelle propreté régna ! Tous les accessoires, d'une élégance remarquable, invitèrent les consommateurs à récidiver, d'autant plus que le maître de la maison leur offrait d'excellent café, près duquel pâlissaient les concurrences.

Bientôt il y eut foule chez l'heureux spéculateur. Procope, encouragé, chercha à conserver sa renommée, à l'augmenter peut-être, et il transféra son établissement dans la rue des Fossés-Saint-Germain (aujourd'hui rue de l'ancienne-Comédie, 13), en face de la Comédie française.

Le vieux théâtre de cette rue s'est transformé en magasin de papiers ; le café Procope vit encore. Mais les bâtiments du théâtre et du café pourraient bien disparaître lorsqu'on percera cette partie du nouveau boulevard Saint-Germain.



Espérons.

Le café Procope vit encore! Et pourquoi? Sa

Lalande, nous reporte au temps de la bataille
d'Austerlitz.

les miroirs, les do-
cégence! Que nous
bles à pieds de
en vigueur au

016



910

910



910

9/10





Espérons.

Le café Procope vit encore ! Et pourquoi ? Sa durée tient surtout à sa célébrité littéraire.

Admirez-vous la situation d'une taverne élevée devant un théâtre ? Vous figurez-vous, au dix-septième siècle, et principalement au dix-huitième, le nombre des acteurs, des élégants, des hommes de lettres, des savants et des artistes qui s'y réunirent, moins pour vider un flacon de liqueur ou une tasse de café que pour parler théâtre, littérature et arts ?

A peine François Procope eut ouvert son établissement, que le « Café Procope » devint à la mode. Il fut le rendez-vous ordinaire des auteurs dramatiques. Tous les beaux esprits de Paris s'y rencontrèrent. Parmi ses habitués, l'on compta des sommités politiques, des petits maîtres, des officiers mêlés au mouvement intellectuel de l'époque.

Ecrire l'histoire du Café Procope, ce serait écrire l'histoire partielle de la littérature et de la politique, depuis 1680 jusqu'à nos jours. Loin de nous cette ambitieuse prétention ! Qu'il nous suffise de rappeler que les amateurs y virent longtemps le fauteuil en cuir d'Alexis Piron, le gobelet de Fontenelle, le portrait de M^{lle} Clairon, charbonné sur un panneau par Crébillon le fils ; il nous suffit de rappeler qu'ils y voient encore la table de marbre devant laquelle s'assit Voltaire.

Voilà plus d'un siècle et demi que ce café est fréquenté par des notabilités littéraires ; et si, depuis le premier Empire, il a perdu un peu son caractère de club philosophique, il n'en garde pas moins les souvenirs du passé, grâce à quelques lettrés qui viennent y continuer la tradition.

Le premier maître de ce lieu avait popularisé le café à Paris ; Zoppi, qui lui succéda et qui y resta jusque sous la Restauration, développa parmi nous le goût des glaces, — sortes de confitures aux attrayantes douceurs. Le règne de Zoppi continua dignement celui de Procope ; aussi lit-on encore sur la façade du café de la rue de l'Ancienne-Comédie ces mots : *Café Procope, Zoppi, glacier*.

Successivement les deux frères Heu, Brossard et M. Boitelet, propriétaire actuel, ont tenu ce café célèbre.

M. Boitelet l'a fait restaurer, en conservant religieusement les ornements de style impérial. Les appareils d'éclairage, lustres et candélabres, reproduisent d'une façon exacte l'époque de Zoppi. Les pendules ont le même style. Enfin, le baromètre donné, dit-on, par l'astronome

Lalande, nous reporte au temps de la bataille d'Austerlitz.

Ah ! que nous préférerions les miroirs, les dorures, les sculptures de la Régence ! Que nous aimerions à retrouver les tables à pieds de biche, les jolis détails du luxe en vigueur au dix-huitième siècle ! Quelle couleur locale ce serait pour nous, et comme chacun se replacerait bien, par la pensée, au milieu du groupe des consommateurs portant l'épée au côté.

Le dix-huitième siècle fut l'apogée du Café Procope. Alors il arriva que les jeunes seigneurs y gagnèrent contre les comédiens du Théâtre-Français, au sujet de la suppression des banquettes dans la salle de spectacle. Une ordonnance avait parlé ; mais les habitués s'irritèrent ; les comédiens soutinrent la suppression des banquettes, et la lutte coûta trois lustres et plusieurs chambranles à l'établissement de la rue des Fossés-Saint-Germain.

Est-ce pour éviter de pareils conflits à l'avenir qu'on inscrivit sur une plaque en pierre du Jura cette épitaphe, que nous avons lue, il y a quelques jours, lue, de nos propres yeux lue ?

PAX HUIC DOMUI

Si dans cette maison tu ne peux vivre en paix,
Regardes-en la porte et n'y entre jamais.

Voilà un hiatus bien conditionné, pour une inscription placée dans un cercle littéraire.

Elle fait appel à la concorde. Une autre plaque, de même pierre, sent son cru philosophique, si nous pouvons dire ainsi :

La religion fait un homme de bien ;
La fidélité, un homme d'honneur ;
La sagesse, un homme de tête ;
La valeur, un homme de cœur.

Voilà des sentences qui nous prouvent hautement que les Voltaire, les d'Holbach, les Diderot et les d'Alembert ont hanté ces salles où Delille a composé quelques bons vers sur le café.

A ce propos, rapportons l'anecdote racontée par Champfort, une des colonnes de l'endroit :

Un jour, Marmontel, tout jeune encore, et le vieux Nicolas Boindin, professant publiquement l'athéisme, convinrent de se rencontrer au café Procope pour y causer philosophie.

Il faut dire que Boindin, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, avait

choisi depuis longtemps ce lieu comme salle de conversation, et qu'il y pérorait perpétuellement sur des matières de philosophie et de littérature.

Nos deux libres esprits décidèrent qu'ils emploieraient, pour discuter une langue particulière, une espèce d'argot, de manière à pouvoir s'exprimer avec une liberté absolue, sans s'exposer aux censures et aux dénonciations de quelque assistant malintentionné.

Pour Marmontel et Boindin, l'âme s'appela *Margot*; la religion, *Javotte*; la liberté, *Jeanneton*; Dieu, *M. de l'Être*.

Ils parlaient, parlaient, parlaient; ils émettaient les idées les plus hétérodoxes; ils discutaient le plus chaudement du monde, lorsque soudain un homme de mauvaise mine, aux regards obliques, à la voix pateline, se mêle à leur conversation.

L'inconnu, voulant savoir le mot de l'énigme, s'adressa à Nicolas Boindin :

— Monsieur, dit-il, oserai-je vous demander ce que c'était que ce *M. de l'Être*, qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent?

Boindin, « raisonneur avec un fausset aigre, » selon Voltaire, flaira l'interlocuteur, devina sa mission et lui répondit :

— Monsieur, c'était un espion de police.

A ces mots, l'inconnu fit la moue, car Boindin l'avait démasqué, et tous les habitués du café rirent aux éclats.

Cette anecdote semble être d'hier, n'est-ce pas? Elle nous montre les dangers que l'on court à exprimer trop franchement ses opinions dans un lieu public, où bien souvent il y a deux oreilles de trop.

L'élite des gens de lettres et des habitués de la Comédie-Française se réunissaient au café Procope. Ils y formaient une sorte de contre-académie, sous la présidence d'Alexis Piron. Là se décidait le sort des pièces nouvelles, qui passaient sous le feu des critiques et des épigrammes. Là était révisé le jugement du parterre, d'une façon parfois très irrévérencieuse. On peut affirmer que c'était une école de critique, dont l'influence ne cessa pas de se faire sentir, surtout quand Zoppi s'avisait, sous le Consulat, de tenir dans son café un cabinet littéraire des plus fréquentés.

Une liste des hommes de lettres ou des savants qui ont dégusté le café de cet établissement serait interminable. Citons Jean-Baptiste Rousseau, dont les méchanocités sortaient de chez Procope pour aller atteindre La Motte

Crébillon, Saurin et quelques autres habitués du *café Laurent*, ainsi appelé du nom de la dame Laurent, qui dirigeait le cabaret de la rue Dauphine.

Rameau, l'illustre compositeur de musique, venait à Procope expliquer à des amis ses théories sur l'harmonie; Crébillon fils y conversait d'une manière charmante, avec malice, mais sans trop de causticité; Voltaire y coudoyait Lekain, le grand tragique, si admirable dans le rôle de *Mahomet*; Gilbert, à peine venu à Paris, y paraissait, y trouvait d'Alembert *l'encyclopédiste*, dont il fut l'ennemi.

A côté de Buffon s'asseyait Marmontel; avec Diderot travaillait d'Holbach, qui devait, à l'auteur de *Jacques le fatologiste*, un bon nombre des idées par lui développées dans le *Système de la nature*. Prévillo et Molé, acteurs, venaient là fréquemment demander des conseils ou recevoir des éloges.

Telles étaient les illustrations. Sur le second plan figuraient Sedaine, Favart, l'abbé Voisenon, Poinsinet, l'auteur du *Cercle*, l'abbé Desfontaines, auquel Voltaire voua une haine mortelle, et le marquis de Villette, qui ne manquait jamais de persiffler Dorat.

Enfin, le littérateur Saint-Foix, plus célèbre encore par ses duels que par ses ouvrages, se trouvait attablé chez Procope, lorsqu'il vit entrer un garde du roi. Celui-ci demanda une bavaroise au chocolat, s'assit et se mit à tremper dans la bavaroise une modeste flûte.

Ce dîner (on dînait alors à une heure après midi) parut peu substantiel à Saint-Foix, qui ne put s'empêcher de dire assez haut pour être entendu :

— Voilà un f.... dîner.

Une pareille apostrophe déplut au militaire, qui se leva et provoqua Saint-Foix.

La partie fut acceptée, bien que l'auteur des *Recherches sur Paris* répétait :

— Vous avez fait là un f.... dîner.

On sortit. Saint-Foix reçut un coup d'épée, et son adversaire lui témoigna tous ses regrets de l'avoir blessé.

— Ce ne sera rien, répondit Saint-Foix; je ne vous en veux aucunement; seulement, avouez que vous faisiez un f.... dîner!

Sans doute Mirabeau dut prendre souvent le café avec son ami Champfort dans l'établissement de Procope. Quand l'Assemblée constituante eut commencé ses travaux, ce club littéraire et philosophique devint aussi politique. C'était la mode du temps, qui créa les « politiques d'estaminet. »

Au sortir de la Révolution, dans les premières années de l'Empire, on raconte, dit Salvandy, le fait suivant :

« Un enfant accompagnait quelquefois au café Procope l'instituteur trop indulgent de ses jeunes années, qui croyait bon de lui faire entendre tous ces demeurants du passé et qui, au fond, trouvait encore meilleur de faire entendre d'eux le babil de son disciple. Celui-ci, au grand étonnement des vieillards, discutait tous les plans de campagne de l'Empereur, annonçait ses marches, ses batailles, ses victoires ; car l'unique chose qu'il ne prévit pas, bien entendu, c'étaient les revers. Il avait cent citations à faire d'Annibal, d'Alexandre et de César. Un jour, l'un des assistants, homme aux manières graves et distinguées, au visage austère, quoique doux, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève et nommé M. Flocon, prit l'orateur à part et lui tint ce discours :

« — Mon petit ami, je vais bien vous étonner ! »

Ce début en effet l'étonna beaucoup. M. Flocon poursuivit :

« — Vous avez de l'esprit. »

Ceci pouvait passer ! Mais était-ce la chose étonnante ? Le vieillard allait toujours :

« — Eh bien ! si vous continuez comme vous faites, à vingt ans vous serez un ignorant !... »

— Oh ! oh !

— Et ne serez bon à rien !

— Miséricorde !

— Mon enfant, voici pourquoi : c'est que vous parlez à l'âge où l'on doit s'instruire, et vous vous faites écouter d'hommes âgés, à qui vous n'avez rien à apprendre, plutôt que de les écouter pour essayer d'apprendre ce qu'ils savent. Au lieu d'être ici, vous devriez être au collège, faire de bonnes études, travailler sérieusement et avec suite, comme la foule des jeunes gens, pour vous élever un jour au-dessus de la foule, quand vous serez homme, si Dieu vous en a donné les moyens, ce qui n'est pas impossible. Comprenez-vous cela ?

Il paraît que l'enfant comprit, puisqu'il suivit le conseil de M. Flocon et entra au lycée Napoléon.

Sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe, le café Procope garda des habitués littéraires. Les chevelus romantiques y montrèrent quelquefois leur nez, en face de classiques obstinés. Nous y rencontrâmes Jules Janin et Gustave Planche.

Aujourd'hui, le public de l'endroit se compose principalement de professeurs, médecins ou ju-

risconsultes. Ils vont faire à Procope la partie de tric-trac et de dominos, dans un calme tout académique.

On y rencontre aussi de bonnes gens, auteurs de poèmes épiques, en dix mille vers, et de tragédies en trois mille, qui se figurent marcher sur les traces de Voltaire parce qu'ils contemplent son portrait. Quelques étudiants y déjeunent et lisent les revues. Ce que tous ignorent, c'est que le chocolat qu'on leur sert est broyé dans un mortier dont la date remonte au seizième siècle, vieux mortier de bronze argenté, sur lequel nous avons lu cette phrase : « Je fus fait pour épice battre en 1584. »

AUGUSTIN CHALLAMEL.

AVIS IMPORTANT

Si quelques-unes de nos lectrices, à la suite de bals fréquents ou de veilles prolongées, s'apercevaient d'une diminution, si légère qu'elle fût, dans leur chevelure, nous leur dirons, avec la certitude du succès : Faites usage de la lotion Caumont.

Cette lotion, composée des meilleurs végétaux, a une action immédiate contre la chute des cheveux ; en outre, elle enlève instantanément toutes les pellicules qui obstruent les tubes capillaires et nuisent à la conservation, à la beauté de la chevelure.

M. Caumont, qui a l'honneur d'être le seul coiffeur de S. M. l'Empereur Napoléon III, vient aussi de faire une précieuse découverte. Sa teinture, dite teinture Caumont, dont le résultat est infailible et sans danger, ne tache ni la peau, ni le linge.

Nous ajouterons qu'elle est unique en son genre, à cause de son innocuité et de la beauté des nuances que l'on obtient. Chaque flacon contenant une couleur différente, depuis le blond le plus clair jusqu'au noir le plus foncé, on est sûr, de toujours atteindre et de ne jamais dépasser la couleur que l'on désire ; aussi, recommandons-nous cette teinture d'une façon toute spéciale.

THÉÂTRES

ITALIENS (Réouverture). — *Lucia*. — Le Théâtre-Italien a rouvert ses portes jeudi; la salle, des plus fraîchement restaurées, aurait difficilement donné place à un spectateur de plus, et Fraschini et M^{me} Patti interprétaient *Lucia*, cette élégie si passionnée de Donizetti. Nous n'avons que le temps d'enregistrer un éclatant et légitime succès. Le nom d'Adelina Patti est désormais inséparable de celui de Lucia; celui de Fraschini, plus que tout autre, évoque l'*innamorato* Edgard. Nous reviendrons sur cette belle soirée, et sur les merveilles du programme que nous présente M. Bagier.

ODÉON. — *La Conscience*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Alexandre Dumas. — Cette pièce jouée il y a quatorze ans avec succès, a beaucoup vieilli, et on doit l'avouer, après des scènes admirables où l'on reconnaît toute la verve et le génie de Dumas, il y en a d'autres qui sont d'un mortel ennui. Les deux premiers actes sont d'une audace rare qui passionne, mais les trois derniers traînent longuement une situation qui devient de plus en plus fausse; quant au dénouement, on voit qu'on a dû le rechercher péniblement, il est invraisemblable et *vent trop subitement*.

Ces restrictions faites, on doit louer les scènes émouvantes du second et du quatrième actes qui sont réellement très belles et écrites avec une habileté sans pareille. Le style en est large, élevé, émaillé de pensées ingénieuses, d'accents touchants, de cris du cœur.

Cette reprise aura-t-elle du succès? On doit le souhaiter, car malgré quelques défaillances, c'est une œuvre virile, d'un style large et d'une conception élevée.

CHATELET. — *L'Armurier de Santiago*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. J. Bouchardy. — Nous voici revenu au temps des drames de cape et d'épée où l'imagination prend son essor vers le pays des rêves, où il n'y a de possible que l'impossible, où le héros de ces aventures romanesques prend la proportion d'un géant.

Tout le drame roule sur les suites du tremblement de terre de Lisbonne; là, le fils du roi Sébastien de Portugal a été, dit-on, enseveli sous les décombres. Il n'en est rien: ce fils est le duc de Bragance, qui souffre toutes les tortures morales et physiques de la

part d'un spadassin qui le tient enfermé depuis vingt ans, couvert d'un masque d'acier.

La fille de l'infortuné duc, qui a été élevée par un pauvre armurier, apprend son illustre naissance et devient aussi la victime du spadassin.

Enfin, après toutes les mésaventures possibles, le vice succombe et la vertu triomphe.

Laray est actuellement le premier artiste de drame, personne ne pourrait rendre comme lui son rôle de l'armurier; aussi le succès qu'il a obtenu tenait du triomphe; il possède une énergie, une conviction qui s'imposent: il est parfait.

Latouche, aussi, rend avec intelligence son personnage de spadassin; d'ailleurs son physique et sa voix conviennent à merveille aux traits.

Dalbert est bien placé dans don Rodrigue, et Donato s'est fait une bonne tête de bête fauve.

M^{mes} Daubrun et Deshayes tirent le meilleur parti possible de rôles ingrats; cette dernière a eu, au second acte, une scène qu'elle a jouée d'une façon remarquable.

Les décors sont beaux, la mise en scène est soignée, tout présage donc un succès.

AMBIGU. — *Trente ans ou la Vie d'un joueur*. — Ce drame émouvant qui a obtenu un si grand nombre de représentations vient d'être repris pour les représentations de Frédérick-Lemaître. Ce grand artiste est toujours admirable dans les scènes qui exigent l'ampleur, la vigueur; le dernier acte surtout est rendu par lui avec une vérité saisissante. M^{lle} Duguéret a soutenu le rôle si ardu et si difficile d'Amélie avec infiniment de talent et d'énergie. Omer rend avec énergie le personnage de Verner, et M^{me} Marie Boutin se fait applaudir dans le rôle de M^{me} Birmann.

BOUFFES-PARIISIENS. — C'est mercredi que M. Noriac a livré sa première bataille, au passage Choiseul; la victoire a été complète. Succès de théâtre, d'auteurs et d'acteurs.

La représentation commençait par l'*Arche-Marion*, de M. A. Second, musique de M. Nibelle. La pièce, finement écrite, remplie de mots spirituels, offre au musicien des situations charmantes dont M. Nibelle a tiré un bon parti.

La pièce est fort bien jouée par M^{me} Dalbert, dont la voix est légère et agréable; M. Debeer, un baryton qui promet; Nathan, au talent plein de franchise et de rondeur, et surtout Aurèle.

Le *Fifre enchanté*, de MM. Nutter et Tréfeu, musique d'Offenbach, est des deux partitions celle dans laquelle il s'est le plus souvenu de ses bons et francs succès.

M. Robin, bourgeois peureux et égrillard, trompe

sa femme; Popelinet, ridicule procureur, veut profiter de la faute du bourgeois et pénétre chez M^{me} Robin, orné d'un souper succulent. M^{me} Robin refuse l'amoureux, mais accepte le souper. Le mari revenant de ses galantes excursions interrompt la fête; terreur de Popelinet, qui se cache. Mais la situation est sauvée par un jeune fifre, Rigobert, amoureux de Coraline, la soubrette, et qui s'est trouvé forcé, par le retour du mari, de se cacher, lui et ses sept camarades. Abusant de la pusillanimité de Robin, Rigobert trouve moyen de faire évader Popelinet et d'expliquer sa présence.

La musique est charmante. L'ouverture est mélodique et bien rythmée. La querelle entre M. et M^{me} Robin est vive et spirituelle.

Le chœur des fifres et l'air chanté par Rigobert a cette allure qui n'appartient qu'à l'auteur d'*Orphée*. Le public l'a bissé et avec justice. L'air : « Ce bouquet, » est un madrigal de la même famille. Le quintette : « Ça sent la truffe, » est comique et bien traité. Mais c'est vers la fin de la partition que M. Offenbach a retrouvé toute la fraîcheur de son talent.

Le grand succès de cette soirée, a été pour l'*Ile de Tulipatan*, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Offenbach. C'est une bouffonnerie des plus excentriques d'où la folie est loin d'exclure l'esprit.

L'ouverture commence par un joli andante exécuté par un très bon hautbois, et la toile s'est levée sur un décor que le public a longuement applaudi. L'entrée de Berthelier (Cacatois XVII) est bonne, et son air, avec chœur, avec point d'orgue grotesque en imitation des cris du canard, a été bissé. Une romance : « J'ai perdu mon joli colibri, » a été bien chantée par M^{lle} Castello et finement orchestrée. L'air chanté par M. Victor : « J'aime tout ce qui sonne, » dans lequel cet acteur imite à merveille le trombone, le tambour et le violoncelle, a eu le plus grand succès. Enfin, la sérénade grotesque avec tyrolienne sera populaire demain, si elle ne l'est pas encore au moment où j'écris.

Le spectacle finissait par les *Deux vieilles Gardes*, de M. Léo Delibes, qui ont eu leur succès habituel.

CIRQUE NAPOLÉON. — Tous les soirs, salle comble.

Jamais, d'ailleurs, la vogue n'a été mieux justifiée.

PIERRE ZACCONE.

CASINO, rue Cadet, 16 bis. — Ouvert tous les soirs. Mercredis et vendredis, grande fête. Eclairage splendide, entièrement au gaz. Chef d'orchestre : Auguste Mey.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

PLANCHE 910

Le modèle contenu dans ce numéro est un paletot court et cintré, ou plutôt casaque à taille bien dessinée, à pèlerine simulant un capuchon très pointu et s'arrondissant sur l'épaule, à manche coudée, et présentant, du bas, une partie pointue comme le capuchon, tant derrière que devant, à côté de laquelle se dessine une partie arrondie qui prête parfaitement à garnir d'une façon très originale, ainsi que le représente la figurine 3 de notre planche de confection (la maison Leclère-Volant a nommé ce modèle : le *Dauphin*).

Le capuchon, que nous présentons comme faisant partie de la pèlerine, pourrait s'ajouter au-dessus de celle-ci, mais nous l'aimons mieux figuré par la garniture, pour éviter le trop grand nombre de morceaux d'étoffe superposés.

Le patron découpé se compose donc du dos à échancrure du bas où une marque à la roulette indique jusqu'où remonte la garniture; du côté se rapportant au dos en dessinant la partie arrondie du bas du côté du vêtement; du devant, reproduisant d'une façon un peu moins accusée la disposition du bas du dos. La pèlerine, indiquant, au milieu du dos, la pointe de capuchon et la ligne, pointillée à la roulette, jusqu'où remonte la garniture, puis présentant une pince d'encolure en rapport avec la couture d'épaule du vêtement; enfin la manche, de forme coudée, dans la coupe de laquelle se dessine aussi, par une ligne pointillée à la roulette, l'échancrure de la partie du dessous.

Pour la garniture de ce modèle, nous renvoyons à la description de la troisième figurine de notre gravure de confection.

THIRIFOCQ.

PLANCHE 910

1. *Victoria*. — Paletot de velours noir arrondi devant; derrière, une pointe-châle entourée d'un biais de satin noir, au-dessus duquel est posé un double rang d'anneaux de passementerie noire. La pointe est entourée d'une haute frange. Pèlerine-cardinal arrondie devant et derrière, ornée de la même passementerie et de la même frange; elle forme quelques plis dans le dos, qui sont retenus par un chou de satin noir. Robe de popeline iris, légèrement relevée des côtés. Jupon de cachemire pareil à volant plissé. Chapeau-fanchon en velours iris, avec ruché de dentelle noire parsemée de nœuds de petits velours et aigrette noire et blanche sur le côté.

2. *Trouvère*. — Paletot négligé en veloutine gros bleu, ouvert carrément sur les côtés où il forme deux plis draperie. A l'angle de chaque pli une olivé de passementerie bleue. Trois galons de soie noire l'entourent entièrement, il est serré à la taille par une ceinture bleue fermée devant. Le dos très ample reproduit au milieu les mêmes plis qui décorent le paletot de côté. La manche, large d'entournure et plus large encore du bas est ornée de galons pareils au reste. Chapeau-fanchon de satin bleu entouré d'un ruché de dentelle noire; sur le sommet un large nœud de velours bleu, et devant un biais chiffonné du même velours formant diadème. Robe de faille noire tout unie.

3. *Dauphin*. — Paletot court en faille côtelée noire, entouré de biais de satin, surmonté de dents de satin pareil (cette espèce de dents nommée : cocottes); une pointe demi-longue dépasse le paletot et l'orne par derrière; elle est entourée d'une frange de passementerie, et porte à l'intérieur les mêmes cocottes qui entourent le paletot. Deux anneaux de passementerie d'où s'échappent un court biais droit terminé par trois glands, sont placés en haut du V qui forme la pointe. Pèlerine-cardinal légèrement relevée dans le dos. L'ornement de satin noir se répète autour de la pélerine. Un capuchon arménien, très pointu, tombe au milieu du dos et se raccorde avec la pointe du bas, il est orné comme l'autre pointe, entouré de franges également et porte au milieu l'anneau de passementerie avec biais. Manches ornées de cocottes de satin noir. Robe de taffetas couleur temps, en bas deux volants montés à tuyaux et un troisième autour d'une tunique arrondie qui bouffe légèrement en papiers derrière. Toquet de feutre noir, avec large nœud de dentelle à longs pans derrière. Petite coque mélangée de velours et de dentelle autour et touffe d'oreilles d'ours en velours sur le devant.

4. *Henry IV*. — Manteau de velours noir, entouré d'un large biais de satin fermé tout du long par de gros boutons. Corsage ajusté avec brandebourgs de cocottes de satin noir disposés en biais, qui partant de l'épaule viennent se cacher sous la bande qui retient les boutons. Ceinture ajustée. Deux anneaux très allongés de cocottes noires partent de chaque

côté de la ceinture et simulent devant l'ouverture de deux poches. Une grande pélerine ouverte devant et qui ne part que de l'épaule, posée sur le paletot, entourée d'une frange. Elle a pour ornement dans le bas seulement des cocottes disposées en ogives très étroites. Ce paletot est sans manches, et comme la pélerine est très ouverte elle laisse apercevoir et les ornements du paletot et les bas de manches de la robe. Robe de faille gris clair posée sur un jupon plus foncé à grands volants tuyautés. La robe se relève en tunique ronde des deux côtés, elle est bordée d'un petit volant pareil très bas, surmonté de trois velours gris qui forment un nœud touffu et à bouts à la place où elle est relevée. Fanchon de crêpe vert ornée d'un diadème de raisin mélangé et de pampres diamantés. Derrière, petite mantille revenant en barbes sous le menton.

5. *Ninon de l'Enclos*. — Mantelet de velours pensée, très grand, forme châle derrière, entouré d'une très riche passementerie à glands détachés et orné d'une broderie mélangée de soie noire et violette de plusieurs tons. Pèlerine-cardinal revenant sur la pointe-châle et ornée de même. La naissance de la pélerine se perd dans la couture du bras. Le mantelet à deux pans longs et demi-arrondis devant, ils sont ornés extérieurement de la broderie, et n'ont de franges qu'au bout. Chapeau-fanchon en crêpe gris perle très pâle, orné de chrysanthèmes de velours violet. Mantille de blonde violette derrière à pans arrondis devant. Robe de faille grise très claire avec volant Louis XV pareil.

6. *Laide*. — Robe de Géorgienne laine et soie, capucine foncée. Jupon uni. Tunique arrondie ornée d'une frange de nuance pareille. Paletot ajusté relevé par deux gros boutons d'écaille. Ceinture ronde fermée derrière par un chou, d'où s'échappent deux cordons de passementerie mélangé noir et capucine. Autour des épaules, frange pareille à celle de la tunique avec chou au milieu. Toquet de feutre gris entouré d'une grosse plume très frisée, mélangée de noir et de capucine. Voile de dentelle à pois.

PLANCHE 912

1. Costume de campagne pour petit garçon de huit à douze ans, en drap molletonné marron. Pantalon large rentrant dans des bottes de chevreau mat. Veste large à capuchon fermée devant par une double rangée de gros boutons d'écaille. Chapeau de toile cirée entouré d'un galon gros bleu.

2. Costume hussard pour petit garçon de six à dix ans, en petit drap gris clair. Pantalon demi-ajusté descendant jusqu'aux bottines, orné sur les côtés d'un galon noir à damier posé en barrette. Petite veste très courte à basques hussardes derrière avec galons noirs sur les coutures du dos, et le même galon posé devant en brandebourgs. Col rabattu pointu, manchettes pareilles.

3. Costume de petite fille de six à douze ans. Jupou de faille noire à raies satinées cerise descendant jusqu'à mi-jambe. Paletot de popeline de soie gros bleu, découpé dans le bas en larges festons cintrés décrivant entre eux un fer de lance très pointu. Petit galon blanc entourant les festons simple dans le fer de lance et redoublé dans le haut du feston. Dos plat, devant de même. En haut des manches un jockey plat entouré de galon blanc. Ceinture nouée derrière en deux grosses coques tombantes et deux pans demi-longes (La ceinture est en popeline pareille à la robe). Demi-bottes en peau de chagrin mat.

4. Costume de petite fille de trois à six ans, en fantaisie de laine blanche côtelée. Première jupe bordée d'un velours rouge vif, seconde jupe à dents carrées bordée du même velours rouge et ornée d'étoiles formées d'un velours semblable. Mantelet breton en flanelle anglaise rouge vif bordée d'un velours noir formant pèlerine fendue au milieu du dos croisée devant avec pans dont les bouts reviennent passer dans la fente du dos. Chapeau de feutre blanc avec chou de velours rouge devant et pans derrière. Demi-bottes de cuir de Russie naturel.

5. Costume de petit garçon de neuf à quatorze ans. Pantalon en drap bronze descendant jusqu'à la botte. Veste droite devant et derrière, fermée par un seul rang de boutons sur le côté. Manches unies, petits parements en bas. Tout le costume est bordé d'un étroit galon de soie noire. Col rabattu pointu de toile fine. Petit bonnet persan en astrakan noir. Bottes de chevreau vernies souple.

6. Costume de petite fille de cinq à dix ans. Jupe très courte de faille gris fauve entourée d'une chîcorée découpée de taffetas vert clair. Tunique pareille arrondie devant et derrière relevée des côtés par des chous de taffetas vert, bordée derrière par un biais vert et devant par un effilé de soie assortie. Au milieu de la tunique devant deux petits biais verts remontant jusqu'à la ceinture au milieu desquels sont posés des boutons de passementerie verts et gris. Corsage décolleté carré avec jockey formant deux festons et berthe simulée devant par un effilé semblable à celui de la tunique; tout le reste du corsage est bordé par un biais vert. Chemisette de mousseline à plis à manches longues, terminée par une petite valencienne. Petit col rabattu entouré de la même valencienne. Toquet de feutre gris assorti à la robe entouré d'un biais de velours vert, orné de quelques plumes plates, vert miroitant (plumage de couroucou). Grand nœud de velours vert derrière. Demi-bottes de peau anglaise mordorée.

7. Costume de baby de trois à six ans. Petite polonaise de piqué blanc fermée sur le côté par des dents créneaux. Au milieu de chaque créneau un bouton de nacre blanche. La même dent créneau au milieu. Corsage décolleté carré avec berthe découpée et ornée de même. Chemisette en nansouk unie avec col et poignets de batiste. Demi-bottes en cuir verni bleu. Chaussettes blanches et jambes nues.

8. Costume de fillette de huit à quatorze ans. Première jupe de laine satinée anglaise, à raies pékinées mauve et blanc; tunique décolletée en cachemire iris, découpée à dents entourées d'un petit velours noir. Autour de la tunique une bande de cachemire plus clair qui maintient un volant de cachemire pareil à la tunique. Elle est très ample derrière, forme corsage décolleté carré entièrement ouvert devant, les deux côtés étant réunis par des barrettes de velours noir à nœud qui descendent sur la jupe jusqu'en bas. Jockeys découpés en festons et nœuds de velours noir sur les épaules. Manches longues, plates et unies en étoffe pareille à celle du jupon. Chemisette en mousseline à plis et entre-deux de valenciennes. Velours noir au cou avec médaillon d'or. Dans les cheveux une tresse de velours noir entourant le chignon et nouée dessous avec pans dans le dos. Bottines de chevreau mat à talons. Gants de Saxe fauve clair.

La mode a parfois de singuliers caprices; on se demandera un jour comment nos Parisiennes, dont on connaît le goût exquis, ont pu porter pendant si longtemps des peignes aussi disgracieux, aussi incommodes: peigne à charnière, peigne doré, peigne argenté, peigne russe, peigne acier, peigne jais, peigne-applique, et enfin peigne verroterie. — Il était impossible qu'une pareille mode durât. Nous constatons avec infiniment de plaisir la renaissance du peigne d'écaille, le seul que puisse porter une femme du monde.

Le peigne d'écaille, sobre d'ornement mais à forme gracieuse, a reparu sur la tête de bien des élégantes au dernier grand bal de M^{me} la comtesse de Portalès. Personne n'ignore que c'est dans les splendides et hospitaliers salons de l'aimable comtesse que s'imposent les nouvelles toilettes et les nouvelles coiffures. Attendons-nous donc à voir reparaître avec éclat ce complément, cet ornement indispensable d'une jolie coiffure.

AVIS IMPORTANT

Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.

MM. le duc de Hamilton, Blount et le comte Alfred Gouy d'Arcy, ont bien voulu accepter les fonctions de commissaires des courses à La Marche, dont les réunions sont fixées aux dimanches 18 octobre, 1^{er} et 15 novembre.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n^o 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n^o 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berkeley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et à Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les États Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerrettoni, près l'hôtel d'York, n^o 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

On peut s'abonner aussi à tous les bureaux de messageries et chez tous les libraires.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1^o 12 numéros grand in-8^o, format de luxe,
- 2^o 24 gravures de modes coloriées,
- 3^o 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1^o 24 numéros grand in-8^o, format de luxe,
- 2^o 36 gravures de modes coloriées,
- 3^o 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4^o 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.



AVIS IMPORTANT

Les réclamations non accompagnées des dernières bandes du journal ne sont pas recevables, cette formalité est indispensable pour qu'il y soit fait droit.

MM. le duc de Hamilton et M. Alfred Gouy d'Arcy, ont bien voulu accepter les fonctions de commissaires pour les réunions du 18 octobre, 1^{er} et 15 novembre.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. DE TOURTOUR, grande place, particulière, rue des Harengs, 10 (Paris).

Pour l'Angleterre :

chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Daubigny square.

Agents pour l'Autriche, l'Allemagne,

les bureaux des postes de Cologne et de Brême (Basse).

Pour l'Italie et les États Romains :

M. RNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel de la Ville, premier étage, à Florence.

Pour l'Amérique du Nord : S. T. TAYLOR, 107, New-York.

Donner aussi à tous les bureaux de poste et chez tous les libraires.



LA

ANTE

LE MONITEUR

DE L'ENFANCE

L'ÉDITION MENSUELLE

DITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8
- 2° 24 gravures de modes et de broderies, morceaux de musique ou tapisserie.
- 3° 12 patrons découpés de robes ou confections.

grand in-8°, format de luxe, de modes coloriées, de broderies, morceaux de musique ou tapisserie. patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

